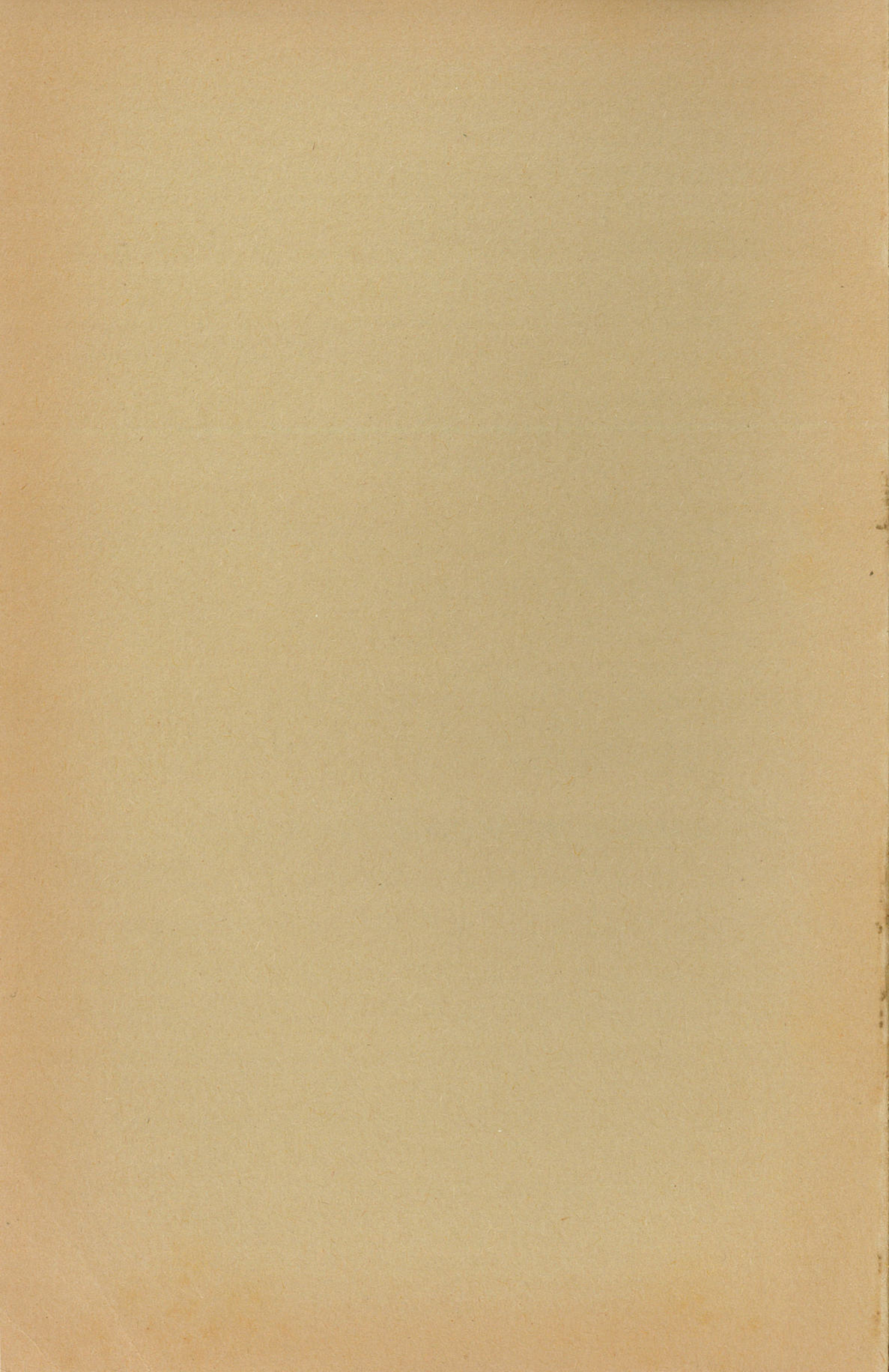


HOMMAGE

A

GEORGES LAMARQUE

HÉROS DE LA RÉSISTANCE

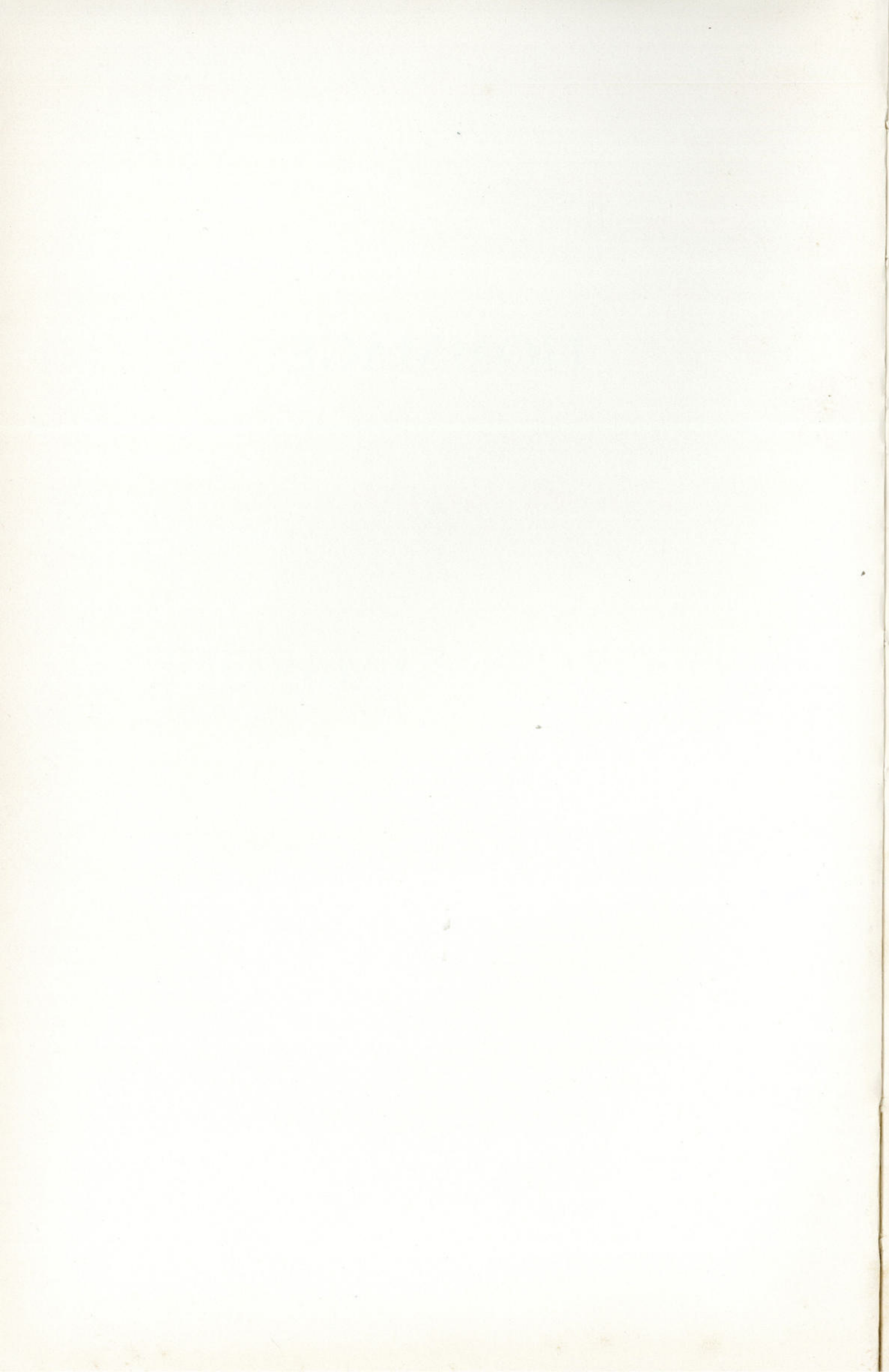


HOMMAGE

A

GEORGES LAMARQUE

HÉROS DE LA RÉSISTANCE





Georges LAMARQUE

Héros de la Résistance



Georges LAMARQUE

Tombé au Champ d'Honneur le 7 Septembre 1914

Le Maire de Grézieu-la-Varenne,

le Conseil Municipal,

la Présidente de l'Association Amicale Alliance

vous prient de bien vouloir assister aux Cérémonies qui auront lieu

le DIMANCHE 28 MARS 1965, à GREZIEU-LA-VARENNE

sous la Présidence effective de

Monsieur Raymond MARCELLIN

Ministre de la Santé Publique et de la Population

Membre du Réseau « Alliance » - F. F. C.

en l'honneur de

Georges LAMARQUE

Héros de la Résistance

GEORGES LAMARQUE

Fils de
Georges LAMARQUE

tombé au Champ d'Honneur le 7 Septembre 1914

et de

Augusta Georges LAMARQUE
Officier de la Légion d'Honneur
Professeur
à l'Ecole Nationale des jeunes sourds et muets, à Paris

Compagnon de la Libération
Chevalier de la Légion d'Honneur
Fusillé par l'ennemi le 8 Septembre 1944

Délibération du conseil municipal
de
Grézieu-la-Varenne

et

autorisation du Ministre de l'Intérieur
et du Ministre de l'Education Nationale

GREZIEU-1a-VARENNE
(RHONE)

Extrait du Registre des Délibérations DU CONSEIL MUNICIPAL

SÉANCE DU onze novembre mil neuf cent soixante
quatre;

OBJET :
HOMMAGE PUBLIC.
Dénomination du
groupe scolaire des
Ecoles Infantines
"Georges LAMARQUE "

Compte rendu affiché le 12 novembre 1964
Date de la convocation du Conseil Municipal : 4 novembre 1964
Nombre de Conseillers Municipaux en exercice au jour de la séance : II
Président : Monsieur Joël CHOTARD -CHAVANON, Maire
Secrétaire élu : Monsieur Antoine POIZAT.
Membres présents à la séance : MM CHOTARD-CHAVANON, LAUNAY, VIRICEL,
POIZAT, BOUSSENOT, MARNAT, TISSOT, CHERVOLIN, JUTTET, DRILLARD,
MURE.

Membres absents, décédés ou démissionnaires : MM néant.

Monsieur le Maire expose au Conseil Municipal :

- que Georges LAMARQUE, Héros de la Résistance, Compagnon de la Libération, Chevalier de la Légion d'honneur, acceptat d'être fusillé par l'ennemi pour éviter le massacre de toute une population, avait ses P.C. à CREPIEUX-la-PAPE et à GREZIEU-1a-VARENNE .
- propose à l'Assemblée d'attribuer le nom de
" Georges LAMARQUE "
au nouveau groupe scolaire des écoles enfantines.
- rappelle les titres de Geroges LAMARQUE:
↳ Petit-fils d'instituteurs
- fils du Lieutenant Georges LAMARQUE, ancien élève de l'école Normale Supérieure, licencié es Lettres et es Sciences, tombé au Champ d'Honneur le 7 septembre 1914

- et de Madame Augusta-Georges LAMARQUE, professeur à l'Institut National des Jeunes Sourds de Paris, Officier de la Légion d'Honneur,
 - agrégé de Mathématiques
 - Chef adjoint du Réseau " ALLIANCE "
 - Compagnon de la Libération
 - Chevalier de la Légion d'Honneur
 - Fusillé par l'ennemi le 8 septembre 1944
- souligne que la noble figure de Georges LAMARQUE est le plus bel exemple à donner aux enfants qui seront instruits dans ces écoles.

Le Conseil Municipal

Ouï l'exposé de son Président, et après en avoir délibéré

- approuve à l'unanimité la proposition qui lui est faite
- décide de donner au groupe scolaire des écoles enfantines le nom de:

" Georges LAMARQUE "

- Sollicite de Monsieur le PREFET du RHONE son approbation.
- Fait les jour, mois et an que dessus.
- Ont signé au registre tous les membres présents.

Le Ministre de l'Intérieur
Le Ministre de l'Education Nationale

Vu le décret du 6 Février 1958

ARRETENT

Article 1er-Est approuvée une délibération du Conseil Municipal de GREZIEU-la-VARENNE (Rhône) tendant à donner le nom de "Georges LAMARQUE" à un groupe scolaire de cette commune.

ARTICLE 2: Le Préfet du RHONE est chargé de l'exécution du présent arrêté dont mention sera insérée au Journal Officiel de la République Française.

Fait à Paris ,le 6 mai 1965
Le Ministre de l'Education Nationale

Le Ministre de
L'Intérieur
P/ le Ministre
Jacques Aubert

Notification de Monsieur le Préfet du RHONE
du 1er juillet 1965

Pour extrait certifié conforme:
Le Maire,



Discours du Maire de Grézieu-la-Varenne

Madame,
Monsieur le Ministre,
Monsieur le Préfet,
Messieurs les Présidents,
Messieurs les Parlementaires,
Mesdames, Messieurs,

1944-1965 !

Pourquoi avoir attendu 20 ans pour honorer Georges Lamarque ?

Parce que, maintenant, la Résistance est entrée dans l'Histoire et que le moment est venu pour les Résistants de transmettre leur message.

La Résistance fut conçue par Charles de Gaulle, et c'est son titre de gloire. Pendant la nuit de l'occupation, il fut pour nous l'incarnation de l'espérance.

Cette Résistance fut réalisée, à l'intérieur, par des hommes et des femmes comme :

Marie-Madeleine, prestigieux chef du réseau Alliance, que je suis heureux de saluer,

le colonel Mary, également parmi nous,

par des morts aussi, comme Georges Lamarque qui, au sein des Compagnons de France, organisa le service de renseignements « Les Druides », sous l'égide de l'Alliance, le plus important des réseaux de renseignements.

Après moi, des voix autorisées vous parleront de Georges Lamarque.

Je voudrais seulement, devant ces écoles publiques, vous dire qu'il était petit-fils d'instituteur :

Son grand-père maternel, Achille Passoy, instituteur à Bassens près de Chambéry, faisait partie de cette génération d'instituteurs formée par Jules Ferry, aujourd'hui bien oublié, après le désastre de 1870.

Ces instituteurs inculquèrent à plusieurs générations l'amour de la Patrie et le désir de reprendre l'Alsace-Lorraine au vainqueur de 1870 quand l'occasion se présenterait.

Ces instituteurs formèrent donc les générations de 1914-1918 et expliquent notre victoire.

Achille Passoy, instituteur à Bassens, chevalier de la Légion d'honneur, nous fait comprendre Georges Lamarque.

Voilà pourquoi, Madame, au nom du Conseil Municipal, au nom de la Commune tout entière, je vous présente ce modeste mémorial de votre fils.

Nous avons gravé ces inscriptions dans la pierre et le temps ne les effacera pas.

Nous avons voulu que ces caractères rappellent aux générations présentes et futures, le souvenir et l'exemple de Georges Lamarque.

Je vous remercie, Monsieur Meary, d'avoir bien voulu remplacer M. le Ministre Marcellin à cette cérémonie, en souvenir de Georges Lamarque, qui fut son ami et son compagnon d'armes.

Discours du Colonel R. Mary-Basset

Compagnon de la Libération
Président de l'AMICALE ACTION

Grézieu-la-Varenne (Rhône)

Dimanche 28 Mars 1965

INAUGURATION DU GROUPE SCOLAIRE

GEORGES LAMARQUE

Compagnon de la Libération

Monsieur Meary, directeur du Cabinet de M. Raymond Marcellin,

Monsieur le Préfet,

Mes Camarades,

Madame Georges Lamarque,

Le 8 septembre 1944, votre fils Georges, auquel vous aviez donné toutes vos qualités, était fusillé par la Gestapo, fusillé avec son radio et un autre camarade, pour éviter que le village de Luze, près de Belfort, ne soit rasé et ses habitants exécutés.

Les paroles me manquent pour exprimer ce que je ressens, mais c'est au nom des 450 Compagnons de la Libération encore vivants, que je vous demande, Madame, d'accepter l'expression de notre douleur.

En perdant Georges Lamarque, nous avons perdu un camarade, et la France un de ses fils et un chef.

Je ne remercierai jamais assez notre camarade Chotard, maire de Grézieu, et son Conseil d'avoir organisé cette journée du souvenir.

Vive la France !

Lettre
de Monsieur Fernand Millier

Professeur au lycée Hoche de Versailles

Témoignage de M. Fernand Millier

Monsieur le Ministre,

Chère Madame Lamarque,

Mesdames, Messieurs,

Ma tâche de professeur au lycée Hoche, à Versailles, m'empêche d'être à Grézieu-la-Varenne auprès de vous, ce dimanche 28 mars, et je le regrette infiniment car j'aurais aimé être présent au moment où va être rendu un hommage solennel à la mémoire de mon ami Georges Lamarque et de son père.

J'ai déjà eu l'occasion, en d'autres lieux, de dire ce que fut la vie et la mort de celui qui est pour moi l'un des plus purs héros de la Résistance. Permettez-moi de m'attarder encore sur ce qui est, à mes yeux, l'un des faits les plus courageux de cette guerre : pour sauver les habitants de Luzé, hommes, femmes et enfants, de la barbarie de la soldatesque nazie, Georges Lamarque et ses deux camarades font le sacrifice de leur vie, affirmant qu'ils avaient imposé leur présence dans ce petit pays, afin de lui éviter un sort analogue à celui d'Oradour.

Ce courage tranquille nous fait ressentir encore plus cruellement la perte de l'homme, de l'ami qui nous a quittés à Luzé le

8 septembre 1944. Georges Lamarque était destiné aux plus hautes tâches et l'hommage que vous lui rendez aujourd'hui perpétuera le nom de celui qui devrait être donné en exemple à tous les jeunes de France.

Il est réconfortant pour moi de penser qu'au-delà de Georges Lamarque, l'hommage va aussi vers l'École Normale Supérieure, pépinière de tant de savants, de professeurs dont la France peut s'honorer mais aussi de tant d'hommes qui ont su mourir pour que notre pays reste la terre de la liberté.

A vous tous, merci d'être là pour honorer la mémoire de mon ami Georges.

Discours

de Monsieur Maxime Laborde

Agrégé de l'Université

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

J'ai fait la connaissance de Georges Lamarque, lycéen, alors que j'étais à l'École Normale Supérieure où il devait entrer quelques années plus tard et où son père l'avait précédé.

Je m'honore de l'avoir eu pour élève, et c'était un très brillant élève, mais c'est comme un maître qu'il demeure dans mon souvenir, maître admirable par le haut enseignement qui se dégage de sa vie et de ce que fut sa mort.

Nuls thèmes ne pouvaient mieux convenir à la mémoire de cette vie et de cette mort que ceux de la liberté et de la miséricorde, développés au cours de la cérémonie religieuse, ce matin.

La liberté, quel pays en est plus foncièrement épris que le nôtre, quel idéal y a suscité plus de ferveur, plus d'enthousiasme, plus de combats, plus de sacrifices.

« La liberté sublime emplissait leur pensée », dit Victor Hugo, des soldats de l'an II.

Et qui n'a présentes à la mémoire les paroles de notre « Marseillaise » :

« Liberté, liberté chérie, combats avec tes défenseurs. »

En pensant à la vie et à la mort de Georges Lamarque, on se prend à rêver sur cette invocation. Combats avec tes défenseurs... on pense à la Marseillaise « ailée et volant dans les balles » des soldats de l'an II, à celle de l'Arc de Triomphe, impétueuse, exaltante. Elle appelle au combat, elle en est l'âme. C'est cette ardente liberté que j'associe en pensée à la vie de Georges Lamarque.

Mais je veux la voir aussi, combattant avec ses défenseurs au moment du dernier combat, les réchauffant de sa présence, auréolant leur sacrifice de sa lumière...

Immense sacrifice, cependant, et qui appelle sur tous ceux qui l'ont consenti le même respect et la même compassion.

Mais on ne peut s'empêcher de ressentir avec une émotion particulière celui de l'homme ardent et dans la plénitude de sa jeune vie et tel apparaît Georges Lamarque dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu : un homme dans la plénitude de sa vie d'homme. Cette liberté pour laquelle il a donné sa vie, il en connaissait mieux que quiconque, en même temps que l'éminente dignité, la puissance de vie, la générosité au sens cartésien du mot. Qu'il me soit permis de donner ici une pensée reconnaissante à l'École Normale Supérieure où il a trouvé le climat le plus favorable à l'épanouissement de ses dons exceptionnels d'esprit et de caractère et où il a passé des jours heureux...

Il en est sorti, homme pleinement accompli. Les années qui ont suivi n'ont fait qu'affirmer sa forte personnalité et nul doute qu'il ne fût promis aux plus hautes destinées ! C'est ajouter au regret de l'avoir perdu et on ne se console pas d'une telle perte ! Mais peut-être est-il permis de chercher quelque apaisement en songeant que Georges a pleinement vécu l'idéal pour lequel il a donné sa vie.

Liberté, fraternité... Entendons ici miséricorde. Les habitants du village de Luze étaient menacés de représailles par l'occupant. Georges Lamarque a lu l'angoisse dans les regards. Et il a su, dès lors, que la suprême liberté allait être pour lui le suprême sacrifice. Il s'est livré à la mort avec ses deux camarades de combat pour que la commune fut épargnée : une stèle a été élevée en honneur « aux trois héros fusillés en ce lieu ayant fait pour elle le sacrifice de leur vie ».

Georges avait de qui tenir. Ces grandes leçons d'honneur et de liberté, avant de les trouver rue d'Ulm, il les avait reçues enfant du souvenir de son père par une mère admirable.

En 1914, à la tête d'une section de mitrailleuses, dans le dispositif de protection qui devait préparer la victoire de la Marne, Georges Lamarque, père, avait reçu mission de tenir coûte que coûte.

Il tint coûte que coûte et tomba à son poste de commandement

« Couché dessus le sol à la face de Dieu »,
la poitrine traversée d'un coup de baïonnette.

Le père, le fils, tous deux Normaliens, tous deux animés du souffle de l'esprit, capables des plus hautes spéculations de la pensée et, en même temps hommes de décision, des plus fermes et des plus hautes décisions, tous deux morts en pleine jeunesse et cependant en pleine maturité.

« Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
« Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie. »

C'est le sens profond de notre présence ici.

Monsieur le Maire, c'est à remplir ce devoir sacré que vous nous avez conviés et vous en avez donné l'exemple en organisant cette cérémonie, avec l'autorité qui s'attache à votre magistrature, à vos talents d'administrateur, à vos titres dans la Résistance, mais aussi avec le rayonnement de l'homme de cœur que vous êtes.

Cette cérémonie revêt ici un caractère spécialement émouvant puisqu'elle se déroule dans la région où Georges Lamarque a mené pour une grande part son combat pour la liberté. Mais il y a plus, la commune de Crépieu-la-Pape et celle de Grézieux-la-Varenne ont voulu perpétuer sa mémoire en appelant de jeunes générations à en assurer le culte. A Crépieu-la-Pape, le Collège Technique, et maintenant à Grézieux, le Groupe Scolaire, portent son nom. Je me plais à penser que de jeunes voix y feront écho à la grande voix du poète :

« Ainsi quand de tels morts sont couchés dans la tombe
« En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe
« Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons.
« Chaque jour pour eux se levant plus fidèle
« La gloire aube toujours nouvelle
« Fait luire leur mémoire et redore leur nom. »

Ces jeunes générations, n'est-ce pas avant tout à elles que s'adresse le message de ceux qui sont morts pour la Patrie ? N'est-ce pas avant tout à cette jeunesse, sollicitée par tant de mouvements divers dont le monde actuel est agité, qu'il faut enseigner la grandeur et l'importance des causes pour lesquelles ils ont combattu ? Et n'est-ce pas exactement cela que leur mort enseigne : que la liberté éclaire vraiment le monde, que la France est une terre de liberté et de civilisation, qu'elle est nécessaire au monde, qu'elle est belle, qu'ils aimaient la liberté, qu'ils aimaient la France...

Comment ne risquerait-elle pas, cette jeunesse, éblouie de tant d'images et de visions nouvelles, de se perdre parmi tant de courants de natures si différentes qui sillonnent le monde, et finalement de trouver une patrie bien étroite ? Ce sont là de sérieux dangers pour la formation de l'esprit et du caractère ! Et c'est ainsi que le message de Georges Lamarque prend une force particulière. Nul plus que lui n'avait les yeux grands ouverts sur le monde, des yeux pleins de curiosité et de vivacité ; nul n'était mieux apte à saisir l'Universel. Selon la belle expression de Giraudoux, il avait une âme sans bornes ; mais nul aussi n'avait un jugement plus lucide et plus serein. Son message enseigne un ordre et une hiérarchie des valeurs.

Bien chère Madame Lamarque, permettez-moi en me tournant vers vous de m'adresser à l'épouse et à la mère.

Dans la maison que vous habitez et où vous me faites l'honneur de m'accueillir, je revois toujours avec la même émotion le portrait en pied d'un lieutenant en uniforme de l'armée de 1914. L'attitude est toute de noblesse et de simplicité. Un extraordinaire rayonnement émane de ce fin visage, grave sans austérité, qui montre les traits de la jeunesse en même temps que la tranquille assurance de la maturité et l'accomplissement de l'homme. Aucune suffisance, nulle dureté ; mais la force, le courage s'y lisent aussi clairement que la vivacité et la profondeur de l'intelligence. Cet homme, dans le plein sens du terme, connaissait les responsabilités du chef, et on sent en regardant ce portrait qu'il serait toujours prêt à les assumer. On l'imagine sans peine, cet intellectuel, faisant la guerre en guerrier, exaltant ses hommes par son exemple, accomplissant sa mission dans un combat sans merci, au corps à corps. Quel compagnon vous avez perdu, Madame, ce jour-là !

Faut-il s'étonner que vous ayez consacré votre vie à sa mémoire, acceptant en pleine jeunesse et pour toujours l'austère solitude de la femme ! L'admirer oui, et vous savez l'admiration respectueuse de tous ceux qui vous connaissent et que vous méritez par votre vie et aussi par vos œuvres. Vous avez donné à l'Institut National des Jeunes Sourds de Chambéry et de Paris, à l'Institut de Phonétique de la Sorbonne votre savoir, votre autorité, votre dévouement ; vous avez apporté le réconfort à des foyers inquiets et malheureux, vous avez vu la reconnaissance dans bien des yeux et sur bien des jeunes lèvres qui s'ouvraient ! Les hautes distinctions qui vous ont été décernées dans l'Ordre National de la Légion d'honneur, dans ceux de l'Education Nationale, de la Santé et du Travail, disent la reconnaissance des Pouvoirs Publics.

Votre vie, de noblesse et de sacrifice, s'inscrit dans le message de vos morts : la vie de l'épouse par delà la mort de l'époux ; celle de la mère, élevant ce fils unique, posthume, à l'image de son père et, permettez-moi de l'ajouter, à votre propre image. Georges a trouvé en vous une maman et nul doute que dans l'équilibre plein de vitalité de l'homme que vous avez fait, il y avait le reflet d'une enfance et d'une adolescence entourées de la tendresse d'une mère. Il a trouvé en vous et au même degré une éducatrice. Certes, il avait de qui tenir mais une nature généreuse comme la sienne appelait par là même un guide. Ce guide, vous avez su l'être avec tant de douce autorité et de clairvoyance qu'il n'en a ressenti que le bienfait et qu'il se tournait vers vous avec une confiance toujours grandissante dans vos conseils. C'est ainsi que vous avez veillé à ce que soient réunies les conditions de plein épanouissement des dons que la naissance lui avait donnés. C'est ainsi qu'il est devenu cet homme dont nous voyons en votre demeure maintes images à côté du portrait de son père, images où nous retrouvons le même regard lumineux et cette même sérénité des forts.

Toujours ressentant douloureusement votre solitude, mais toujours prête à surmonter peine, fatigue, lassitude, c'est une grande leçon de courage et de fermeté que d'avoir voulu donner un sens de continuité à votre vie d'épouse et de mère : en servant leur mémoire, vous continuez à veiller sur eux.

Discours de Madame Fourcade

ex Marie-Madeleine

Chef du Réseau Alliance

Grézieu-la-Varenne 28 Mars 1965

L'an dernier marquait pour nous le vingtième anniversaire de la Libération de la France et nous voici, à quelques semaines près, au terme du vingtième anniversaire du « cessez le feu » qui interrompait, en Europe, le conflit le plus meurtrier de tous les temps : cette Deuxième Guerre mondiale qui fit quarante millions de morts.

L'étendue, l'horreur du combat acharné qui laboura la terre pendant cinq années terribles resteront gravées d'une manière indélébile dans l'esprit des témoins encore vivants de ce temps, mais qu'en restera-t-il après nous.

En dehors des grands faits d'armes, des batailles aériennes, des courses dans le désert, des débarquements sous toutes les latitudes, des ruées sur les capitales, des retraites honteuses pour toutes les armes, dont les récits indiscutables s'inscrivent en clair de part et d'autre de la barricade, il existe l'histoire des témoins qui se firent égorger, des soldats sans uniformes, des obscurs et des sans-grades, dont le contre-point s'estompe, se dilue, se falsifie et qui, bientôt, si nous n'y prenons garde, disparaîtra de la mémoire des hommes.

C'est la raison pour laquelle l'Amicale Alliance est particulièrement sensible à l'initiative du Maire de Grézieu-la-Varenne et de son Conseil municipal, de donner à cette magnifique école le nom d'un valeureux Compagnon de la Résistance : Georges Lamarque.

On aimerait que toutes les mairies de France en fissent autant lorsqu'elles construisent de nouveaux édifices destinés à abriter les jeunes cerveaux laborieux de notre postérité.

Pour ceux qui s'estimeraient agacés de ces réminiscences d'un passé douloureux, j'ajouterai qu'elles sont indispensables à la construction de l'Europe, noble tâche que la France s'est assignée. L'Europe née de la Deuxième Guerre mondiale, ne peut se faire, ne pourra se faire que sur des bases normales de compréhension mutuelle et de justice commune. C'est ce qu'écrivait tout récemment Joseph Paul-Boncour, président de la Ligue Internationale des Droits de l'Homme, au Chancelier Erhard, en attirant fermement son attention sur le problème de la prescription des crimes de guerre.

Car viendra un temps où l'école de Grézieu-la-Varenne sera l'école sœur de Heilbronn.

Heilbronn, petite localité de l'autre côté du Rhin, a la même apparence que celle-ci par ses vallonnements souriants et ses constructions joyeuses. C'est pourtant là que vingt-quatre des meilleurs camarades de Georges Lamarque ont été fusillés. Ils avaient été drainés là par la poulpe nazie, provenant de la France entière, parce qu'ils avaient fait leur devoir de Français. Nous les avons retrouvés dans un cimetière secret, sous des tertres anonymes, au lendemain de la capitulation du III^e Reich. Comme Georges Lamarque, ils avaient été parmi les meilleurs artisans du réseau Alliance, les plus anciens, les plus solides : « Loup » et « Bison » de Marseille, « Triton » et « Mathurin » de Bretagne, « Eléphant », « Caviar », « Cygne », « Grive », « Chardonneret », « Milouin », « Vanneau », « Cornac », « Desman », « Mérou » et dix autres de partout ailleurs, officiers jeunes ou anciens, étudiants, importants fonctionnaires, nous les avons pieusement relevés et ramenés en France au vu et au su de toute la population locale.

Vingt ans après, il y a quelques jours, la famille de « Mathurin » est retournée sur les lieux du supplice. Elle a été reçue fort bien d'ailleurs par le Secrétaire principal de la Mairie qui, les attendant, s'était livré en l'absence de documents, à une enquête. Les résultats de cette enquête sont navrants. Il y est question de terroristes français qui se sont infiltrés en Allemagne, à la faveur de la retraite de 1944-1945, et qui se sont livrés à des sabotages dans le pays même, sur les arrières des troupes allemandes...

Pauvres amis que l'on a transportés outre-Rhin, comme du bétail, pieds et poings liés, le plus souvent mourant de faim, exténués par des interrogatoires cruels, pour les fusiller en terre étrangère !

Voilà comment on écrit l'Histoire lorsqu'elle n'est pas gravée dans la pierre et voilà pourquoi nous sommes heureux de planter sur la route européenne ce jalon qui s'appelle Georges Lamarque, le frère d'armes des vingt-quatre « terroristes » réprouvés.

Il veillera d'ici à ce que la flamme ne puisse pas s'éteindre là-bas.

*
* *

Si Georges Lamarque, ni ses amis, n'étaient des terroristes, la formation qu'ils avaient reçue les uns et les autres et Georges Lamarque, sujet remarquable au plus haut point, ne permettait pas de les confondre avec ce genre décrié et quelque peu indéfinissable.

C'étaient des hommes qui avaient le « sens de leur mission » et qui lui consacrèrent leur existence.

J'ai longuement, à Crépieu-la-Pape, il y a trois ans, raconté comment Georges Lamarque que nous appelions « Petrel », s'était imposé dans la Résistance par ses qualités de chef et d'organisateur. Combattant décoré de 1940, il avait aussitôt recherché le contact d'une organisation défensive et il fut recruté par le commandant Faye du réseau Alliance. Nous lui confiâmes la direction et l'implantation du circuit radio-électrique, ce qui signifiait la liaison permanente entre la France occupée et les états-majors qui de Londres continuaient la guerre. Comme il était en même temps Inspecteur Général des « Compagnons de France » (mouvement fondé par le colonel de Tournemire, qui combattait pour préserver notre jeunesse de l'influence du nazi qui règne en maître) Lamarque avait à sa disposition un réservoir d'hommes déjà sélectionnés.

Il ne se fit pas faute d'y puiser et, chemin faisant, je lui donnais mon accord pour qu'il constituât un sous-réseau dénommé « Druides » qui, délivré par « Alliance » des soucis matériels, devait doubler et en cas de coup dur se substituer au réseau principal.

Avec l'aide de valeureux garçons tels que : Raymond Marcellin, Aubert, Boissonneaux de Chevigny, Huet, Pirotte, Simon, Monties, Brunearbe, Sudre, Cehmeke, Jean-Paul Lévi et Cartelet, tous deux morts pour la France, bien d'autres encore, il mena sa tâche avec un infatigable brio qui lui valut en juin 1943 d'être appelé à Londres pour y suivre un stage de perfectionnement dans la recherche du renseignement militaire. C'est lui, je l'ai déjà dit à Crépieu-la-Pape et le fait a été relevé par l'écrivain Raymond Tournoux, qui transmit le renseignement qui par excellence put avoir un poids dans la balance de la guerre : « L'emplacement dans l'île de Usedon, près de Stettin, des laboratoires secrets qui mettaient au point les « nouvelles armes »...

Mais laissons parler Georges Lamarque.

J'ai relu hier la lettre qu'il m'écrivait, le 21 avril 1944, alors que j'étais à Londres, son dynamisme y éclate :

« En réponse à vos télégrammes concernant la préparation du débarquement, je vous avise que :

« ... J'ai ouvert un secteur à Bordeaux qui inclut : Gironde, Landes, Basses-Pyrénées. B 6 a pris en charge la Charente. Je vais doubler B 101 à Nantes... Nécessaire fait sur Eure, Seine-Inférieure, Calvados, avec radios et terrains.

« ... Je récupère de nouveaux « pianistes » (il s'agissait bien entendu d'opérateurs radios) et j'attends avec impatience les « pianos » (les postes) et les heures de « broadcats » (émissions qui nous étaient lancées dans le vide par la Centrale de Londres pour éviter les contacts trop nombreux préjudiciables à notre sécurité).

« ... Besoins matériels pour les fins du renseignement : postes, argent, armes, tissus, souliers, savons, ravitaillement, cigarettes.

« Terrains de parachutages : ceux de B 2, B 5, B 9 sont toujours valables. J'en fais rechercher à votre demande au nord de la Loire. »

A la suite de l'épouvantable coup dur de l'opération « Jeanne-ton » : opération de vedette-rapide qui devait enlever sur les côtes de Bretagne des agents de liaison pour Londres, en particulier la courageuse « Amniarix », source du renseignement pour les armes secrètes, qui fut déportée, Georges Lamarque me détacha « Teutatès » (Pierre Giraud de Grézieu-la-Varenne).

« Vous connaissez peu « Teutatès », me disait-il dans la même lettre, sachez que c'est lui qui prépare tous les courriers. Nous travaillons ensemble depuis avril 1942. Je suis convaincu que vous l'apprécierez à l'usage, vous trouverez facilement toute la qualité qui se cache derrière sa froideur lyonnaise. L'important pour l'instant est qu'il fasse le stage aviation (préparation des atterrissages et parachutages clandestins). Il serait opportun de lui compléter son instruction renseignement.

« Faites quelque chose, je vous prie, pour qu'il ne soit pas trop à court d'argent de poche. Il a largement mérité une bonne détente et de fumer tout son saoul. Renvoyez-le le plus vite possible, car j'en ai grand besoin !

« J'aimerais vous envoyer un jour « Cousin » (Pierre Villaume) qui, d'une part l'a largement mérité et, d'autre part, suivrait lui aussi le stage « Avia ». Vous me feriez plaisir en l'acceptant.

« J'ai assez souvent des nouvelles de nos prisonnières « Colibri » et « Amniarix ». Elles se débrouillent pour me faire dire qu'elles ont naturellement un moral de fer et me faire connaître leur système de défense : avouez que ce n'est pas mal ! » concluait le « Pétrel » au cœur tendre sous l'écorce rude du lutteur.

Je vous donne ces détails pour que vous compreniez, comme si vous l'aviez connu, le personnage : rigide dans ses préparatifs, impétueux dans l'exécution, dur avec lui-même comme il pouvait

l'être aussi avec ses hommes, mais en même temps humain, profondément humain et dévoué corps et âme, non seulement à la cause qu'il avait embrassée, mais aussi aux exécutants fidèles qui le servaient dans son sillage.

Et l'épître reprenait, technique : « « Dispater » réclame des armes et des munitions. Nous vous confirmons qu'il peut se charger de n'importe quelle opération précise sur toute l'étendue du territoire en fonction du débarquement. »

Enfin, en post-scriptum : « Ci-joint le topo du terrain Nord-Loire à 10 km d'Evreux. L'équipe est constituée par des volontaires du crû auxquels je joins « Cousin » pour la première opération.

« Pouvez-vous faire effectuer ce parachutage cette lune ?

« Si oui, phrase positive à la B.B.C. : « La lampe éclaire. »

« Si non, phrase négative à la B.B.C. : « La lampe est éteinte. »

« Lettre D pour le terrain et A pour l'avion. »

En outre, Lamarque me signalait qu'il avait monté trois P.C. de repli « Ouest-Normandie, limite Sainte-Inférieure/Somme, forêt de Fontainebleau, pour lesquels il avait besoin de 2 F.M., 4 mitraillettes et 6 pétards par P.C. »

*
* *

En fait de P.C. de repli, lorsque je retrouvais Lamarque à Aix-en-Provence, quelques semaines plus tard, la guerre était partout en France. Le débarquement de Normandie battait son plein, on mettait la dernière main au débarquement de Provence qui était imminent. Les bombes, les mitraillages pleuvaient sur tous les objectifs de notre malheureuse Patrie sillonnée en tous sens par les divisions nazies que la Résistance française s'acharnait à neutraliser pour permettre aux Alliés et aux divisions de la France Libre de nous délivrer. Après nous être longuement concertés, nous décidâmes que nous devons assumer en personne la tâche d'éclairer jusqu'au Rhin l'avance des troupes libératrices. Nous nous partageâmes la besogne. Je pris la direction de Verdun et Lamarque celle de Nancy. C'est là qu'il devait trouver la mort. Les nazis se repliaient en même temps que nous avançons. Les services de goniométrie de la Gestapo étaient tous massés sur le même secteur. Le poste de Lamarque fut triangulé et Lamarque fut pris avec ses deux aides : Louis de Clercq et Clément Defer le radio. Quatre heures après leur capture ils étaient fusillés, sans autre forme de jugement. Le cycle était bouclé. Car la date de la mort de Georges Lamarque, fils, à un jour près, marque le trentième anniversaire de la mort de Georges Lamarque, père qu'il n'a jamais connu, tombé à l'ennemi en 1914.

Symbole entre tous d'une guerre de trente ans, inscrite dans l'Histoire comme la Grande Guerre et la Deuxième Guerre mondiale, ces deux tombes qui se rejoignent sous le même patronyme dans le même sacrifice, enfants de Grézieu-la-Varenne vous allez en être les gardiens.

Ces deux hommes étaient des savants et des héros.

Vous n'oublierez pas ce que vous devez à vos aînés.

Vous souhaiterez que leur sacrifice vous permette, ainsi qu'à votre postérité, de vivre heureux et libres.

Mais vous saurez aussi, si le malheur devait de nouveau s'abattre sur le monde, quel est l'exemple que vous devrez suivre pour retrouver des « lendemains qui chantent ».

Et vous n'oublierez pas non plus, femmes de Grézieu-la-Varenne, que la grande dame, qui fut l'épouse de Georges Lamarque et la mère de Georges Lamarque, qui est depuis aujourd'hui votre citoyenne d'honneur, a été l'éducatrice incomparable qui a fait du jeune héros le digne continuateur de son père trop tôt tué.

Vive Grézieu-la-Varenne !

Vive la France !

Discours de Monsieur Meary

Directeur du Cabinet de M. Raymond Marcellin

Ministre de la Santé Publique et de la Population

Madame la Présidente,

Mesdames, Messieurs,

Je dois tout d'abord vous présenter les regrets de Monsieur le Ministre de l'Education Nationale et de Monsieur le Recteur de l'Académie de Lyon que leurs obligations ont empêché d'être présents à cette inauguration comme ils l'auraient souhaité.

Comment d'ailleurs ne seraient-ils pas de cœur avec nous à l'heure où l'Université doit faire face à des difficultés sans précédent et déplore amèrement la disparition prématurée de tant et tant de ses maîtres les plus éminents tombés dans les rangs de la Résistance en défendant la Patrie et la Liberté ?

Georges Lamarque fut de ceux-là. C'est pourquoi au début de cette cérémonie organisée en son honneur, j'exprime à Madame la Présidente Nationale du réseau Alliance « Druides » toute la reconnaissance de l'Université pour l'hommage qu'elle nous permet de rendre à la mémoire d'un des plus glorieux de ses fils.

Nous demeurons toujours frappés à la fois de stupeur et d'admiration devant les trésors d'intelligence, de courage et de dévouement qui se révèlent dans les hauts faits de la Résistance.

Esprit d'organisation pour mettre sur pied souvent sans aide, et toujours malgré la méfiance de l'occupant, des services de renseignements à la fois secrets et efficaces ; audace téméraire, folle parfois, qui accepte après les avoir pesés tous les risques y compris ceux de la torture et de la mort ; oubli complet de soi, subordination non seulement de sa propre existence mais encore de ses plus chères affections, de ses sentiments les plus profonds, à l'intérêt supérieur de la Patrie, à son salut et à sa résurrection.

Ce que nous savons de Georges Lamarque, et ceux qui ont eu le privilège de l'approcher le savent encore mieux que nous, le place d'emblée parmi les plus nobles et les plus grands de ces héros de la Résistance, de ces soldats de l'« armée des Ombres » qui, pendant quatre mortelles années, s'opposèrent de toutes leurs forces à l'occupant et préparèrent de tout leur cœur la Libération dont ils n'avaient jamais douté, sinon pour eux, car ils avaient fait le sacrifice de leur vie, mais pour ce peuple de France dont ils voyaient chaque jour l'humiliation et la misère.

En 1940 Georges Lamarque a 23 ans. Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de l'Université, une brillante carrière s'ouvre devant lui. Mais il n'accepte pas la défaite, sa honte, ni ses dures conditions. Surtout il ne sépare pas son destin de celui de la patrie. Comment l'eût-il fait ? N'est-il pas le fils de cet officier « d'un rare courage et d'une grande intrépidité » qui, pour protéger le repli de ses camarades, se porte avec sa section de mitrailleuses sur la ligne la plus avancée, tire à bout portant sur l'ennemi et meurt d'un coup de baïonnette, le 7 septembre 1914 en pleine bataille de la Marne ?

De telles lettres de noblesse fixent la destinée de Georges Lamarque, il n'entend pas s'y dérober.

Nommé, dès 1940, Inspecteur Général du mouvement des Compagnons de France, il adhère simultanément à l'organisation Alliance et prend la direction du service radio. Là, il met à profit ses nombreux déplacements sur toute l'étendue du territoire pour installer ses équipes de transmission et de renseignements.

Après le coup de massue de l'armistice, dans toute la France, les esprits se réveillent, l'espoir renaît timidement, les meilleurs retrouvent intacts leur volonté et leur besoin d'action. Sous l'impulsion de Lamarque et de ses amis, car il n'est déjà plus seul, les choses s'organisent. Le matériel qu'ils réceptionnent, au péril de leur vie, par parachutages ou atterrissages nocturnes, permet d'équiper les centres radio. L'isolement est rompu et bientôt un véritable et efficace service de renseignements est constitué.

*
* *

Mais Georges Lamarque veut mieux faire encore. En 1942, sa connaissance approfondie de la hiérarchie des Compagnons de France le met en mesure de répondre au désir de la Direction du mouvement et d'organiser un réseau « Druides » à direction autonome, rattachée à l'Alliance.

Mais en 1943 les autorités de Vichy dissolvent le mouvement sous l'in vraisemblable prétexte de « menées antinationales ». Ce n'est pas seulement dans le drame, mais surtout dans la vie que le comique côtoie souvent le tragique. A cette époque terrible, une telle décision gouvernementale constituait, ne fût-ce qu'en éveillant l'attention de l'occupant, une sérieuse menace. Est-ce la raison pour laquelle Georges Lamarque, sur qui pesaient de si lourdes responsabilités et de si graves périls, jugea opportun de déplacer son P.C. ? Toujours est-il qu'il le transporte alors de Crépieux à Paris. Il n'en continue pas moins ses allées et venues à travers les provinces visitant les chefs de secteur, réceptionnant le matériel,

expédiant courrier et personnel. Aussi bien le débarquement en Afrique du Nord a-t-il mis fin à la fiction hypocrite des deux zones. L'ennemi est maintenant partout, mais partout inquiet. El Alamein, Stalingrad, bientôt l'invasion de l'Italie sonnent le glas de la puissance nazie. Autour de lui, l'occupant sent croître l'hostilité et la menace. Il redouble d'effort pour la déjouer et de cruauté pour l'anéantir. Le rythme des fusillades, des déportations s'accroît monstrueusement. Et dans cette atmosphère de terreur, traversée heureusement, de plus en plus souvent d'éclatantes lueurs d'espoir, dans cette atmosphère si bien exprimée par l'admirable « Chant des Partisans », la Résistance continue son œuvre. Jour après jour, inlassablement, Georges Lamarque recueille et transmet les renseignements, fait face aux plus redoutables difficultés, comble les vides fréquents hélas dans ses équipes, soutenu cette fois par la certitude de la victoire.

Elle arrive enfin.

Le 6 juin 1944 les Alliés prennent pied en Normandie. Le 15 août les troupes françaises débarquent en Provence. Les forces prodigieuses de destruction déclenchées par Hitler se sont retournées contre lui. Encore quelques jours et les armées allemandes, sous l'irrésistible poussée des Alliés, commencent à quitter Paris. Georges Lamarque les suit. Lui qui a déjà donné tant de preuves de courage et d'héroïsme, il entend achever son œuvre, même si la guerre est virtuellement finie, même si la rage et le désespoir de l'ennemi rendent son entreprise plus périlleuse que jamais.

*
* *

Toujours en liaison avec son réseau, il recueille toutes les indications possibles sur les mouvements de l'ennemi susceptibles d'intéresser l'état-major allié. Les renseignements abondent, la grosse difficulté est de les transmettre. Les voitures radiogoniométriques de l'armée allemande et de la Gestapo sont à l'affût. Il faut faire vite, se déplacer rapidement avec le matériel et sans attirer l'attention. Pendant plusieurs semaines Georges Lamarque et ses compagnons triomphent dans ce jeu périlleux. Mais brusquement la chance tourne, et c'est le drame.

Le 8 septembre 1944, au cours d'une série d'émissions radio-télégraphiques particulièrement longues, dans une ferme d'un village de Haute-Saône, il est repéré et bientôt cerné dans son P.C. avec deux collaborateurs, Louis de Clerq et Clément Defer. Tous trois savent à quoi s'en tenir sur le sort qui les attend. Pourtant, afin d'éviter de brutales représailles contre le village et ses habitants, ils décident de ne pas tenter de s'enfuir. Les Allemands les capturent et incendient les deux fermes dans lesquelles ils s'étaient installés.

Après un jugement sommaire, Georges Lamarque et ses compagnons sont abattus à coup de mitraillette dans un verger voisin de leur point d'émission.

Voilà quelles furent, dans la Résistance, la vie glorieuse et la fin tragique du héros dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Au moment où s'abattait sur notre pays la plus grande catastrophe de son histoire, il aurait pu comme tant d'autres se réfugier

dans un attentisme prudent, dans un détachement hautain ou dans une morne résignation. Il ne l'a pas voulu. Il a choisi, au contraire le combat, l'espoir mais aussi le danger. Et, ce faisant, il nous rappelle qu'il est des valeurs sans lesquelles la vie n'a plus de sens, des valeurs qui méritent qu'on les défende au péril de sa vie. Pour les Résistants, en effet, la France, malgré toutes les vicissitudes de son histoire, restait l'incarnation de ces valeurs, au premier rang desquelles le respect de la dignité de la personne humaine.

Sur ce point tous furent d'accord : citadins ou paysans, laïques et croyants, ouvriers et intellectuels. Et c'est pourquoi la Résistance nous donne non seulement une leçon d'héroïsme et d'abnégation, mais encore le plus bel exemple de fraternité.

Puissent cette leçon et cet exemple n'être pas perdus.

Tel doit être, Mesdames et Messieurs, le sens de l'hommage que nous rendons aujourd'hui à la mémoire de Georges Lamarque, agrégé de l'Université, héros de la Résistance, fusillé par l'ennemi le 8 septembre 1944, trente ans, presque jour pour jour, après que son père le lieutenant Georges Lamarque fut, comme lui, tombé au champ d'honneur.

Annexe I

Discours prononcé par Aimé Aubert

Ancien Chef de Province de Compagnons de France
Ancien Chef de secteur du réseau "Druides"

le 24 Septembre 1961, à l'inauguration d'une stèle
en l'honneur de Georges Lamarque
à Crépieux-la-Pape

Madame,

Mesdames, Messieurs,

Puisque cette cérémonie a pour objet d'inaugurer une plaque apposée sur l'ancien siège du mouvement Compagnons de France, je voudrais évoquer ici-même, avec le plus de force et de sincérité que je pourrai — avec simplicité aussi, car il n'eut pas aimé l'emphase — la robuste personnalité de Georges Lamarque et l'exemple qu'il nous a donné, à nous ses compagnons, par sa vie, par ses actes et par sa mort.

Le mouvement de jeunesse des Compagnons de France, créé au lendemain de la défaite de 1940 par un groupe de jeunes hommes, officiers, cadres des mouvements de jeunesse, représentait un sursaut contre l'écrasement national et une volonté de reprise en main des jeunes, déracinés ou déroutés par les tristes événements de ce moment. Aux jeunes garçons abandonnés, orphelins ou réfugiés, il offrit, le plus rapidement possible le havre de centres d'accueil, transformés aussitôt après en centres d'apprentissage dans lesquels ils pourraient se préparer à affronter dignement la vie.

Après quoi, des groupes de jeunes, baptisés « cités » de Compagnons, furent constitués dans les villes et villages de la zone sud afin d'appeler des volontaires, en dehors de leurs heures de travail, au service civique, à la formation physique et morale, à la préparation de l'avenir dans un pays qui redeviendrait libre.

L'esprit de ce mouvement et la cohésion de ses unités devinrent rapidement tels qu'ils ne manquèrent pas d'inquiéter l'occupant et de préoccuper ceux qui collaboraient avec lui. Les tracasseries vinrent, puis les menaces, tandis que certains cadres ou jeunes étaient les premières victimes de l'action de résistance à l'ennemi. L'invasion de la zone sud allait marquer la condamnation du mouvement. Ses dirigeants eurent juste le temps, avant la dissolution officielle, d'organiser la reconversion et le passage d'un grand nombre de ses éléments dans les maquis et la clandestinité. Le Chef-Compagnon, le commandant de Tournemire, pourchassé par la Gestapo était contraint de disparaître et de rejoindre dans la nuit de la Résistance tant des meilleurs cadres du pays occupé.

C'est alors que naissait le réseau « Druides » en accord entre le Chef-Compagnon et le Chef de l'Alliance, réseau dont Lamarque, alias « Pétrel » de l'Alliance, allait devenir sous le nouveau pseudonyme de « Brenn » le magnifique animateur.

Georges Lamarque, à ceux qui l'ont connu et aimé, laisse d'abord le souvenir d'une force de la nature. Vigoureux, bien découplé, sa vitalité, sa bonne humeur inaltérable, le pli souvent ironique de ses lèvres charnues, son beau regard franc, pétillant d'intelligence, lui assuraient une telle présence qu'on s'attend presque à le voir apparaître à l'une de ces portes pour venir vers nous et par une poignée de main virile, un trait d'esprit, une répartie sagace, nous redonner soudain courage et confiance et nous communiquer comme un fluide sa volonté d'agir.

Chez lui tout était si nettement pensé, si clairement exposé, qu'on se trouvait pris à ses côtés dans l'action, comme tout naturellement. Non qu'il minimisât les risques encourus, au contraire, mais il savait les prévoir avec sang-froid, donnant aussitôt après les précautions et les parades nécessaires, si bien qu'on se sentait prêt à sauter derrière lui dans l'action de résistance comme soutenu par un parachute qu'il vous eut appris à bien ajuster.

Je me souviens, ce sont des images qui restent, d'un trajet en sa compagnie dans un tramway tressautant de Toulon, tout au début de 1943. Tirant sur sa pipe, l'œil allègre mais s'assurant que nous n'étions pas écoutés, il me dévoilait soudain l'existence du réseau Druides en formation. D'emblée, le courant passait, j'avais confiance, et joie aussi, de m'engager sous sa forte égide dans le combat auquel tant d'entre nous aspiraient.

J'évoque ici-même, tout près des locaux où il installa, avec sa compétence et sa méthode de statisticien, le service de documentation des Compagnons de France, l'organisation remarquable de son esprit, sa réflexion, le soin de ne rien laisser au hasard. Grâce à ces qualités, il put mener de pair la direction d'un service et l'inspection générale des Compagnons de France, puis y superposer bientôt l'animation du service radio de l'Alliance et la conduite du réseau Druides. Qualités de méthode et d'organisation d'autant plus remarquables qu'il avait alors 27 ans, qualités rares, même dans la Résistance où fleurirent davantage l'ardeur et la témérité que l'implacable organisation. Puis, je l'évoque encore, débarquant à Marseille, à Nice ou à Toulon. A la main sa grosse serviette,

toujours bourrée de plus de matériel et de documents qu'il n'en fallait pour se faire prendre, il débarquait, apparemment toujours frais et dispos, après un des invraisemblables parcours de train de l'époque, agrémenté de déraillements, de longs retards, d'alertes, de la brusque nécessité d'échapper à une fouille menaçante par une descente précipitée en marche ou à contre-voie. Le miracle était qu'il fût toujours au rendez-vous, imperturbable et souriant, pour vous transmettre les consignes, échanger des documents et vous laisser de surcroît un peu de son inaltérable goût de vivre et de combattre.

Chef, entraîneur d'hommes incomparable, il animait sans trêve une équipe d'agents et de radio et un groupe de fidèles totalement dévoués, agents de liaison et d'action de premier ordre, parmi lesquels je citerai ceux que j'ai bien connus : Aline Luigi dite Constance, devenue Mme Lamarque, Giraud, Villaume, Kruger et Louis de Clercq qui l'a suivi jusqu'au bout et qui est mort à côté de lui, fusillé dans le champ de Luze, près de Belfort.

Je pourrais dire longtemps ce que Georges Lamarque a apporté aux Compagnons de France et à ses cadres pour lesquels il fut un ami mais d'abord un chef, et plus particulièrement à ceux qui, comme moi, ont eu l'honneur de combattre avec lui.

Mais c'est bien le lieu et la circonstance de dire aussi ce que les Compagnons de France lui ont donné à lui-même : c'est-à-dire l'occasion de se surpasser et de développer à plein sa belle intelligence, ses dons humains exceptionnels afin d'atteindre à la hauteur de l'exemple que nous célébrons en ce jour.

Avec tel de ses amis, devenu un homme politique important, nous avons souvent constaté combien Georges Lamarque manque à sa génération. Certes il eut bien servi notre pays dans les graves événements qu'il n'a cessé de connaître. Mais il a su, lui qui aimait tellement la vie, s'engager jusqu'au sacrifice, lucidement mesuré et consenti, pour servir les causes auxquelles il croyait : engager les jeunes qu'il animait, jusqu'aux limites, dans le combat de libération, les préparer à bien servir notre pays dont il était sûr qu'il redeviendrait vivant et fort. A la conquête d'un idéal, il nous a donné un magnifique exemple que nous ne devons pas laisser perdre.

A l'heure où trop s'abandonnent, feignant d'oublier que l'importance et la pérennité d'un pays sont liées aux leçons de ceux qui l'ont fait vaste et puissant et gardé libre, peut-être cet exemple est-il ce que Georges Lamarque pouvait nous donner de plus grand.



Discours
de Marie-Madeleine Fourcade
à l'inauguration de la stèle Lamarque
à Crépieux-la-Pape

Date des Informations : Juillet 1943

« Dans l'île de Usedom (nord de Stettin) se trouvent concentrés les laboratoires et services de recherches scientifiques qui mettent au point les nouvelles armes...

« Les services administratifs sont à Peenemünde...

« Les recherches sont axées : sur les bombes et obus dirigés indépendamment des lois de la balistique ; sur un obus stratosphérique ; sur les bactéries employées comme arme. Les cadres d'un régiment de F.L.A.K. (16 batteries de 220 hommes) le 155 « W » va être installé en France, fin octobre, début novembre.

« L'état-major dans les environs d'Amiens, les batteries entre Amiens, Abbeville et Dunkerque.

« Le régiment disposerait de 108 catapultes pouvant tirer une bombe à ailettes toutes les vingt minutes. L'artillerie de l'armée de terre disposerait de plus de 400 catapultes qui seraient placées de la Bretagne à la Hollande. Des plateformes bétonnées seraient déjà en construction...

« Les batteries seraient disposées de façon à détruire méthodiquement la plupart des grandes villes anglaises au cours de l'hiver.

« L'expert Sommerfeld estimerait que 50 à 100 de ces bombes suffiraient à détruire Londres. »

*
* *

Voici le résumé d'un renseignement de deux pages qui, vous l'avez deviné, concernait les fameux V1 et V2 qui devaient faire avorter le débarquement allié et auraient pu reporter aux calendes grecques la délivrance de la France. C'était une parfaite synthèse, la première, de tout ce qui fut vérifié par la suite, de l'arme secrète d'Adolf Hitler.

L'Histoire nous apprend ce qu'un pareil renseignement, parvenu à un moment où tout le monde doutait de l'existence de ces armes secrètes que l'on croyait, au pire, sorties de l'arsenal de propagande de Goebbels, a pu provoquer comme remous au sein du grand état-major allié à Londres.

Les missions de reconnaissance et les bombardements en rase-mottes des rampes de lancement et des trains porteurs de fusées. Les commandos d'agents de toutes sortes, axés sur les rampes de lancement, qui étaient devenues pour tous les réseaux de la France Combattante l'objectif à abattre n° 1. Les modifications qui, de ce fait, leur furent apportées par l'ennemi. Le bienheureux retard de six mois dans leur trop tardive utilisation par Hitler qui ne comptait plus que là-dessus pour gagner sa guerre.

Or, ce renseignement était signé Pétrel et B 19. Il émanait de son circuit d'agents. Pour ma part, je demeure persuadée qu'il a contribué à changer la physionomie de la guerre et les Anglais, en m'en remettant solennellement copie, après la Libération, ne m'ont pas caché qu'il était peut-être le meilleur qu'ils aient reçu de la France Combattante.

Pour Pétrel ce n'était qu'un renseignement comme les autres, car ce qu'il faisait depuis l'été 1942, époque à laquelle le commandant Faye l'avait enrôlé dans le réseau Alliance, n'avait qu'un objectif : ne penser qu'à la guerre. Pour lui, seule la mission comptait, le désir d'efficacité. Il avait coutume de dire : « je n'aime pas perdre mon temps » et je connais peu d'hommes capables, comme lui, de meubler le tour du cadran d'une manière aussi spectaculairement productive. Quand il ne travaillait pas, il roulait, d'un point à un autre du territoire, dans les trains qu'il connaissait familièrement par leur numéro et où il se sentait plus en sécurité que sous un toit fixe.

Bien qu'il ne fut pas opérateur-radio, ses débuts dans notre organisation, après les premières épreuves d'usage, avaient consisté à remettre sur pied tout le circuit des liaisons par postes émetteurs.

Sa couverture de « Chef Compagnon de France » lui permettait de couvrir les marchandises les plus compromettantes et de rencontrer dans les diverses sphères des effectifs compagnons, les hommes adéquats à tel ou tel emploi à pourvoir.

C'est ainsi que dans un moment de détresse, une série d'arrestations dramatiques survenues au début de l'année 1943, nous mîmes ensemble au point, à Lyon où nous nous trouvions, un sous-réseau dénommé « Druides », qu'il devait créer, en vue de servir de réservoir en même temps que d'épine dorsale au réseau Alliance qui, par les risques que lui faisait courir son étendue, se trouvait en état de gestation permanente.

L'objectif qui lui était imparti consistait à doubler tous les points forts et à meubler les points faibles de l'organisation principale. En revanche Pétrel était allégé des soucis de transmissions et d'opérations aériennes. Ce plan prit un essor foudroyant. C'est ici, à Crépieu-la-Pape, qu'il fut mis au point par Georges Lamarque et ses amis. En quatre mois, des chefs de sections furent à même de produire des courriers d'une importance telle que nos Alliés demandèrent à en connaître l'animateur.

Georges Lamarque partit pour Londres par avion Lysander, par la lune de juillet 1943, et, bien entendu, produisit sur le War Office l'impression que l'on pouvait attendre de son intelligence remarquable, de son esprit scientifique et précis et de son physique étonnamment robuste et équilibré.

Nous nous croisâmes à son retour, le 18 juillet 1943, sur le terrain de Bouilhancy, aux environs de Paris et il eut le temps de me crier pendant que le petit avion tournait sur son aire : « Courage, c'est magnifique, je rapporte tout ce qu'il faut pour vaincre. »

Pendant l'hiver terriblement meurtrier pour la Résistance de 43 à 44, il dirigea son affaire de Paris avec deux estafettes et un P.C. de deux personnes. Par souci de décentralisation nous l'avions muni d'un poste autonome et, sans désespérer, il transmettait des informations suivies sur les six ordres : terre, air, marine, économique, psychologique et politique. La S.N.C.F., les résultats de bombardements, ponts et chaussées, mines, carburants et, bien entendu, armes secrètes, faisaient l'objet de rubriques et de plans séparés.

A mon retour en France, je le retrouvais tel que je l'avais toujours connu, peinant depuis deux ans, sans être décamouflé par l'ennemi et se mouvant sur les routes mitraillées, juché sur un

tandem, son radio en poupe. Il avait, non sans mélancolie, abandonné ses chers trains, car ils tombaient désormais trop souvent en panne à son gré.

Mais, à force de déjouer tous les pièges, de passer à travers toutes les souricières, il avait fini par se croire invulnérable.

Tous ses camarades survivants savent jusqu'à quel point était ancré en lui le culte de l'amitié. Il avait promis à ses compagnons la victoire, il s'était aussi juré de ne connaître de repos qu'après avoir retrouvé ses agents emmenés en déportation.

N'envisageant pas une minute de profiter de la Libération de Paris pour arrêter là ses exploits, il se porta volontaire pour une ultime mission de renseignements tactiques en avant des troupes alliées. Le 19 août 1944, Pétreil quitta Paris dans un camion de lait truqué. « Pour une fois, me dit-il avec son bon rire, je vais m'amuser un peu et faire le travail moi-même. » En cours de route, dans la direction de Nancy, il reprit l'usage de son tandem, son radio toujours en croupe, l'émetteur sur le porte-bagage. Un vélo éclairé ouvrait la marche, deux vélos estafettes suivaient avec du matériel de rechange. Il rattrapa le gros de la défaite allemande et s'installa en Franche-Comté. Pendant trois semaines, chaque jour, plusieurs fois, il alimentait en renseignements tactiques l'armée victorieuse : détection des fortifications, des emplacements d'armes automatiques, des lignes d'arrêt. Le 6 septembre, il eut la joie d'envoyer l'agent principal du secteur, opérer la première jonction avec la VII^e armée américaine. Entre temps, il était venu me voir à Verdun, car il se préoccupait d'un parachutage pour avoir les moyens d'atteindre le Rhin. Pendant plusieurs heures, assis sur l'herbe, nous fixâmes pour mieux y croire, le flot de l'occupant en déroute. Sa foi était totale, son assurance immuable. Il était plus grave peut-être, sentant confusément que la mission dont il avait un sens si profond s'accomplissait. Il me répétait ce qu'il m'avait dit à Londres : « Ceux qui, comme les membres de l'Alliance ont pris la position de faire la guerre avant tout, chercheront, après la guerre, à se situer au-dessus des partis et des combines politiques quotidiennes, surtout lorsqu'il y a eu peu de combattants », ajoutait-il comiquement, en contemplant notre piteux uniforme de clandestins. Et comme je l'exhortais à se montrer moins téméraire, sa dernière phrase fut : « Je crois au rôle de la France dans le monde, à la nécessité de son existence et de son rayonnement pour l'équilibre de ce monde, cela mérite de se donner un peu de mal. »

Déjà il pédalait en direction de Nancy, infatigable, superbe d'endurance, ne pensant plus qu'à son parachutage.

Le 9, Londres me télégraphiait que le « Halifax », fidèle au rendez-vous, avait tourné en vain au-dessus d'un village incandescent. Le village de Luze et le parachutage n'eut pas lieu parce que, la veille, la Gestapo avait abattu Georges Lamarque, son adjoint, Louis de Clercq et son opérateur-radio : Clément Defer, après un

dur interrogatoire de quatre heures, sans que des secours puissent intervenir, sans même un simulacre de jugement. Les maisons qui avaient abrité l'équipe furent incendiées.

Patton venait d'arriver sur la Moselle et Georges Lamarque, son devoir accompli au-delà de ce qu'il avait pu en connaître, avait cessé de vivre. Il avait, bouclant le cycle des victoires chèrement acquises, retrouvé l'autre héros de septembre 1914, son père, qui jalonna l'un des premiers, le chemin de l'honneur de la première Grande Guerre mondiale.

Fusillé l'un des derniers en terre française, Georges Lamarque nous laisse l'indubitable signe de la forme supérieure du courage et de l'abnégation qui est celui du sacrifice librement consenti. Que son image reste à jamais présente aux yeux des enfants de cette école où il sut être lui aussi, bien que déjà maître, l'élève appliqué du Destin.

IMPRIMERIE SALLAZ
16, rue Barodet, LYON-4^e

